

## Les périphrases verbales des langues romanes

In: Revue belge de philologie et d'histoire. Tome 55 fasc. 3, 1977. Langues et littératures modernes — Moderne taal- en letterkunde. pp. 914-934.

---

Citer ce document / Cite this document :

Dominicy Marc. Les périphrases verbales des langues romanes. In: Revue belge de philologie et d'histoire. Tome 55 fasc. 3, 1977. Langues et littératures modernes — Moderne taal- en letterkunde. pp. 914-934.

doi : 10.3406/rbph.1977.3167

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rbph\\_0035-0818\\_1977\\_num\\_55\\_3\\_3167](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rbph_0035-0818_1977_num_55_3_3167)

---

## LES PÉRIPHRASES VERBALES DES LANGUES ROMANES

A propos du livre de Wolf DIETRICH, *Der periphrastische Verbalaspekt in den romanischen Sprachen. Untersuchungen zum heutigen romanischen Verbalsystem und zum Problem der Herkunft des periphrastischen Verbalaspekts*, Tübingen, M. Niemeyer, 1973 ; un vol. in-8°, xii + 381 p. (BEIHEFTE ZUR ZEITSCHRIFT FÜR ROMANISCHE PHILOLOGIE, Band 140).

Le livre de W. Dietrich est non seulement une thèse, mais encore une thèse élaborée sous la direction d'E. Coseriu. Cette double caractéristique suffit à expliquer pourquoi une œuvre aussi volumineuse peut donner, au premier abord, une impression de confusion et d'inachèvement. D'une part, la tradition académique d'exhaustivité a poussé l'auteur à réunir une masse impressionnante d'informations de première et de seconde main, et à nous livrer, dès lors, un ouvrage de référence malheureusement difficile à consulter (on regrette, par exemple, l'absence d'un index des mots). D'autre part, la thèse a été écrite pour confirmer la théorie de Coseriu selon laquelle le système roman des périphrases verbales aspectuelles se serait formé, en latin vulgaire, sous l'influence décisive du grec<sup>(1)</sup>. C'est pourquoi plus de cent pages (pp. 157-282) sont consacrées à l'étude de l'aspect verbal périphrastique en grec, principalement dans la littérature allant d'Homère aux premiers textes chrétiens<sup>(2)</sup>. A cette description approfondie succède une démon-

(1) Voir, à ce sujet, les travaux suivants de COSERIU : «*Tomo y me voy*». *Ein Problem vergleichender europäischer Syntax*, dans *Vox Romanica*, XXV (1966), pp. 13-55 ; *El aspecto verbal perifrástico en griego antiguo*, dans les *Actas del III Congreso Español de Estudios Clásicos*, Madrid, 1968, III, pp. 93-116 ; *Das Problem der griechischen Einflusses auf das Vulgärlatein*, dans Coseriu (E.) et Stempel (W. D.), eds, *Sprache und Geschichte. Festschrift für H. Meier*, Munich, 1971, pp. 135-147.

(2) L'auteur du présent compte rendu avoue sa totale incompetence en cette matière. Dietrich a résumé les parties grecque et latine de son livre à l'attention des spécialistes des langues anciennes : *Der periphrastische Verbalaspekt im Griechischen und Lateinischen*, dans *Glotta*, LI (1973), pp. 188-228. La même revue a accueilli, depuis, une traduction allemande du deuxième article cité dans la note 1 (LIII (1975), pp. 1-25). Notons enfin que les périphrases construites avec *εἶμι* sont encore étudiées par C. H. KAHN, *The Verb 'Be' in Ancient Greek*, Dordrecht, Reidel (= *Foundations of Language*, Supplementary Series, vol. 16), 1973, pp. 126-142.

stration plus brève tendant à prouver que les périphrases aspectuelles se sont créées, en latin vulgaire, sur le modèle des traductions de textes bibliques (pp. 283-319), tandis qu'une autre partie importante du livre étudié, de manière purement synchronique, le système roman dans ses diverses réalisations actuelles (pp. 65-156). Sur les évolutions qui ont pu avoir lieu durant l'énorme période qui sépare le latin vulgaire des parlers romans du vingtième siècle, peu ou rien n'est dit. Une note trop discrète (p. 19, n. 73) nous explique que cette démarche, méthodologiquement déconcertante, se fonde sur les propositions théoriques de Coseriu. Il est dommage que Dietrich, si soucieux par ailleurs de résumer les travaux qu'il critique ou utilise, n'ait pas saisi l'occasion d'offrir une synthèse des conceptions linguistiques de son maître, qui, pour séduisantes et originales qu'elles puissent être, ne se distinguent pas toujours par une immédiate limpidité.

Nous ne voudrions cependant pas en rester sur cette première impression, qui empêche d'apercevoir, à notre sens, l'indéniable intérêt du travail. Pour conférer à notre compte rendu la structuration que nous aurions aimé rencontrer dans l'ouvrage recensé, nous allons sérier les problèmes tout en réservant pour un dernier paragraphe les quelques remarques de détail que nous croyons devoir formuler.

### 1. LES FONDEMENTS THÉORIQUES (3)

Dans le panorama général de la linguistique contemporaine, E. Coseriu prend certainement place parmi les représentants les plus importants du courant structuraliste saussurien. Son apport essentiel a consisté à substituer à la dichotomie *langue/ parole* une hiérarchie à trois termes (*système/ norme/ discours*) à laquelle est venue s'ajouter plus tardivement la distinction nouvelle entre *système* et *type*. Du type au système, et du système à la norme, se retrouve le même rapport entre un réseau fonctionnel de possibilités et une réalisation cohérente et conséquente, mais le plus souvent partielle :

El principio teórico es que un sistema lingüístico no es un sistema de «cosas hechas», sino un sistema técnico, de modos de hacer: un sistema de *posibilidades funcionales*, en parte realizado y en parte realizable. (*El aspecto verbal*, p. 93)

(3) Nous utilisons ici, outre les articles cités en note 1, quatre publications de COSERIU : *Teoría del lenguaje y lingüística general. Cinco estudios*, Madrid, Gredos, 1962 ; *Pour une sémantique diachronique structurale*, dans les *Travaux de Linguistique et de Littérature*, II (1964), 1, pp. 139-186 ; *Sprache, Strukturen und Funktionen. XII Aufsätze*, Tübingen *Beiträge zur Linguistik*, vol. 2, 1971 ; *Sincronía, diacronía e historia. El problema del cambio lingüístico*, Madrid, Gredos, 2<sup>e</sup> 1973.

D'où il s'ensuit qu'on rencontrera, aussi bien au niveau du système qu'au niveau de la norme, des «vides» qu'une évolution historique pourra venir combler sans affecter le moins du monde la structure fonctionnelle du niveau supérieur (type ou système) :

el sistema, en cuanto «sistema de posibilidades», se mantiene siempre más allá de la sincronía y, para cada caso particular, sigue siendo «el mismo» hasta tanto que no haya intervenido una «mutación», un vuelco total de la *norma*, en un sentido o en otro.

(*Sincronía, diacronía e historia*, p. 283).

S'inspirant de ces idées, Dietrich soutient que le *système* des périphrases verbales aspectuelles qui a pris naissance, sous influence grecque, en latin vulgaire se perpétue aujourd'hui dans les langues romanes, même si la norme de chacune d'elle à chaque stade de son histoire se caractérise par le nombre de possibilités fonctionnelles effectivement réalisées et par les moyens utilisés dans ce but (pp. 19-20, 57-60).

De manière générale, nous pensons, avec Chomsky (4), que des concepts théoriques aussi essentiels se saisissent plus facilement à un niveau *systématique* qu'à un niveau *présystématique* :

At a presystematic level, one can try to indicate, necessarily in a loose and somewhat vague and only suggestive way, just what role the concept is intended to play in a more general framework, and why it seems to be a useful idea to try to develop. Discussion at this level is entirely legitimate, but there will generally be much room for misunderstanding. At a second level, one can develop the concept in as precise a way as the state of the field permits, with no consideration for motivation or general implications. At this level, the problem is to determine not what the concept in question is, but why there is any point in developing it.

Nous comprenons l'utilité de la dichotomie *système/norme* lorsque Coseriu résoud, grâce à elle, certains problèmes spécifiques de la phonologie pragoise mais nous n'en apercevons ni la portée ni le sens quand elle est appliquée à des domaines radicalement différents. Dans le cas présent, par exemple, nous ne voyons aucune raison indépendante de parler, à l'échelle romane, de *système* et non de *type*, d'autant que le choix opposé aurait permis d'accorder plus d'attention aux particularités de chaque langue (ou sous-classe de langues).

On remarquera, en outre, que la théorie de Coseriu a pour effet — sinon pour

(4) *Language and Mind*. New York, Harcourt Brace Jovanovitch, 21972, p. 185. Chomsky traite des notions de *compétence* et *performance*.

but — de masquer les insuffisances d'une approche étroitement taxinomique <sup>(5)</sup>. Le programme assigné à la syntaxe se révèle, de ce point de vue, particulièrement caractéristique :

Was das erste Problem [= das Problem der «Strukturierbarkeit» (strukturelle oder funktionelle Analyse) der Fakten der Syntax] angeht, so will ich vor allem zeigen, daß die Fakten der Syntax genau in dem Sinne strukturierbar sind, in dem es die lautlichen und m. E. ebenfalls die lexikalischen sind, d.h. mittels der Festsetzung von Paradigmen, in denen die darin auftretende Begriffe durch funktionell unterscheidende Elemente (distinktive Züge) zueinander in Opposition stehen.

(*Sprache, Strukturen und Funktionen*, p. 89).

L'établissement mécanique de paradigmes entraîne automatiquement la création de multiples «cases vides» dont l'existence sera attribuée à des limitations de norme. Ainsi, selon Coseriu (*El aspecto verbal*, p. 97 et note 8), le fait que l'auxiliaire du futur *aller* se rencontre uniquement au présent ou à l'imparfait ne ressortit qu'à la norme et ne nous révèle rien du système. Généralisant cette démarche discutable, Dietrich (pp. 1 note 1, 57-64, 323) mesure le degré de grammaticalisation d'une périphrase au nombre de temps, de modes et de verbes pleins avec lesquels elle peut se combiner. Or, on sait que pour de nombreuses périphrases (par exemple *aller + infinitif*), ce sont précisément les restrictions syntagmatiques qui constituent l'indice le plus sûr de la systématisation.

Mais il y a plus. Commentant le contraste d'acceptabilité entre *El soldado estuvo disparando tiros* et \**El soldado estuvo disparando un tiro*, Dietrich attribue l'exclusion (peut-être relative) de la seconde phrase à un phénomène de norme (p. 143). On imagine mal, cependant, qu'on ait affaire ici à une «case vide» ménagée par le système, puisque cela signifierait qu'il peut y avoir un état de langue (passé ou futur) dans lequel les choses se présentent différemment. En réalité, ce type de faits figure parmi les plus constants et les plus systématiques, mais il échappe, par essence, à une description taxinomique. La grammaire générative, dont l'apport se trouve balayé dans une note (p. 56 note 11), fournit ici un appareil théorique plus satisfaisant, qui a été utilisé, pour traiter du problème que nous évoquons, par le linguiste hollandais H. J. Verkuyl <sup>(6)</sup>.

(5) Cf. le jugement que *The Year's Work in Modern Language Studies* (1973), réserve au livre de Dietrich : «a valuable source-book, but linguistically it does not rise much above taxonomy» (p. 28).

(6) *On the Compositional Nature of the Aspects*, Dordrecht, Reidel (= *Foundations of Languages*, Supplementary Series, vol. 15), 1972.

## 2. IDENTIFICATION ET CLASSEMENT DES PÉRIPHRASES

Dans le cadre théorique qu'ils se donnent, Coseriu et Dietrich doivent fournir du concept étudié de «périphrase verbale» une définition opératoire qui renferme des critères immédiats d'identification. L'on nous propose donc un critère *paradigmatique*, un critère *syntactique* et un critère *sémantique* (pp. 42-44, 56-57, 322-323). La première condition est que la construction périphrastique s'intègre, avec toutes les conséquences que nous avons évoquées, au *paradigme* du verbe principal de manière à entrer dans un réseau d'oppositions fonctionnelles. On s'assure ensuite de l'unité *syntactique* du tour à l'aide de deux tests : le premier vérifie l'impossibilité de substituer, toutes choses égales, un substantif ou un pronom au verbe principal, tandis que le second établit que n'importe quelle détermination du syntagme verbal se rapporte à l'ensemble de la périphrase (*construction immédiate*) et non au seul «auxiliaire» (*construction médiate*). Il est enfin réclamé que le *sens* de la périphrase ne puisse s'obtenir par la simple combinaison des acceptions lexicales de ses divers composants.

Or, il existe toute une série de verbes aspectuels (*commencer, finir, etc.*) ou modaux (*pouvoir, vouloir, etc.*) à partir desquels se forment des constructions qui satisfont, selon les auteurs, au critère paradigmatique sans posséder, du moins en apparence, les propriétés syntaxiques et sémantique souhaitées. Ces verbes admettent en effet la substitution par un substantif (*Je commence un livre*) ou par un pronom (*Je le veux*) tout en se voyant parfois modifiés par certaines déterminations (*Il peut vraiment le trouver*). En outre, ils paraissent bien conserver, dans tous les cas, la même acception lexicale. Pour déjouer la difficulté, Coseriu et Dietrich tentent de les regrouper dans la classe remarquable des *verba adiecta*, de manière à pouvoir définir par simple complémentarité la classe plus importante des *verba denominativa* (pp. 51-55, 152-156, 323). En reconnaissant aux *verba adiecta* des propriétés qui les soustraient partiellement au critère syntaxique, et complètement au critère syntaxique, et complètement au critère sémantique<sup>(7)</sup>, on obtient une classification des périphrases schématisable comme en figure 1.

(7) Les *verba adiecta* n'échapperaient que partiellement au critère syntaxique du fait que les modaux, et eux seuls, seraient indépendamment modifiables. On ne peut guère soutenir, pourtant, que l'adverbe *seulement* modifie autre chose que *commence* dans *Il commence seulement à chanter* (= *Il ne fait que commencer à chanter*). Nous reviendrons sur le test de substitution et sur le critère sémantique au paragraphe 2.2.

FIG. 1

	<i>Verba denominativa</i>	<i>Verba adiecta</i>
Construction médiate	Pas de périphrase. Acception lexicale. ex : <i>Salió (de la casa) diciendo que volvería.</i>	Périphrase «extensive» modale. Acception lexicale ex : <i>Il peut (vraiment) le faire.</i>
Construction immédiate	Périphrase «intensive» temporelle ou aspectuelle. Plus d'acception lexicale. ex : <i>Salgo diciendo.</i>	Périphrase «extensive» aspectuelle. Acception lexicale. ex : <i>Il commence à chanter.</i>

L'identification des *verba adiecta* confère ainsi à la description un parfait équilibre qui se trouve mis en rapport, nous le verrons, avec certaines propriétés du système temporel et aspectuel des langues romanes. Malheureusement, les justifications théorique et empirique qui nous sont présentées en faveur de la dichotomie *verba denominativa/ verba adiecta* peuvent faire l'objet de sérieuses critiques.

### 2.1. La justification théorique

Pour Coseriu et Dietrich, la dichotomie proposée à l'intérieur de la classe du verbe se voit correspondre un équivalent exact à l'intérieur de la classe du substantif : de même que, dans le domaine nominal, certains substantifs ne désignent pas des objets mais les qualifient à la manière des adjectifs, il existe des verbes (*verba adiecta*) qui ne désignent pas les actions (comme le font les *verba denominativa*) mais les qualifient à la manière des adverbes. Selon l'aveu même des deux auteurs, cette idée originale trouve sa source dans une remarque de l'humaniste Vives<sup>(8)</sup> :

Ex categorematicis, aliae rem simplicem, et unam, significant sine *adjecto*, ut, quae cujusque essentiam denotant, *homo, capra, aurum, lapis* cujusmodi sunt

(8) Les textes de Vives sont cités ici d'après les *Opera Omnia*, édition G. MAYANS, Valencia, 1782, volume III. On consultera aussi deux travaux de COSERIU : *Zur Sprachtheorie von Juan Luis Vives*, dans DIERLHAMM (W.) et DROST (W.), éds, *Aus der französischen Kultur- und Geistesgeschichte. Festschrift zum 65. Geburtstag von W. Mönch*, Heidelberg, Kerle, 1971, pp. 234-255 ; *Les universaux linguistiques (et les autres)*, dans HEILMANN (L.), éd., *Proceedings of the 11th International Congress of Linguists*, Bologne, 1974, I, pp. 47-73.

pleraque nomina substantiva unius generis, quae Quintilianus vocat *rerum nomina*, philosophorum usus, *absoluta* ; alia cum *adjecto* significant, ut, quae dicuntur *adjectiva*, quae idem Quintilianus *apposita* nuncupat ; item nomina communia, et unius generis nonnulla, quae aliquid affingunt substantiae, velut, *magister, dominus, pater, dives, pauper, consul, iudex, appellationes* nominantur. (p. 146).

Il est cependant permis de se demander si l'on interprète correctement la pensée de Vives en lui attribuant une classification des substantifs, puisque le texte traite clairement de tous les *categorematica*, lesquels constituent, pour l'humaniste (p. 144), une sous-catégorie immédiate de l'ensemble des *voces significantes* (figure 2).

FIG. 2

*Voces significantes**Categorematica*

(Omnes partes declinabiles  
praeter pauca quaedam)

< Substantifs : *homo,*  
*capra, herba, Hector,*

*chimaera* ; Adjectifs

qualificatifs : *albus,*

*niger* ; Pronoms : *me, te*>

< Adjectifs

indéfinis

déclinables :

*omnis, aliquis*

*quidam*>

*Syncategorematica*

Omnes partes

orationis quae

non inflectuntur

< adverbes >

Ce qui montre bien, à notre sens, que Vives ne distingue pas ici une *appellatio* telle que *pater* d'un adjectif comme *albus*, c'est la réflexion qu'il nous livre juste après le passage sur lequel s'appuient Coseriu et Dietrich :

*Substantia uniuscujusque eorum vocatur concretum, velut, in patre homo, in albo res ipsa cui albor est affixus ; quod non est ex se tale, neque enim est ex se consul, id est ex hominis essentia, nec charta ex chartae essentiae [sic] candida (p. 146).*

En d'autres termes, la contribution de Vives, tout intéressante qu'elle soit, se situe à l'intérieur d'une tradition qui remonte à Saint Anselme pour se prolonger jusqu'au xx<sup>e</sup> siècle, en passant par les Solitaires de Port-Royal<sup>(9)</sup>. La problématique qu'ont à affronter les différents auteurs cités pourrait se résumer très grossièrement de la manière suivante. Dès que se trouve reconnue, à l'intérieur de la classe du nom, la spécificité des adjectifs qualificatifs, un dilemme s'instaure : ou

(9) Voir, entre autres choses, D. P. HENRY, *The De Grammatico of St. Anselm. The Theory of Paronymy*, University of Notre Dame Press, 1964 et R. DONZÉ, *La Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal*, Berne, Francke, 1967, p. 72.

bien les noms communs concrets s'opposent, à côté des noms propres, aux adjectifs, avec lesquels ils partagent cependant des particularités syntaxiques et sémantiques ; ou bien noms communs et adjectifs appartiennent à une catégorie homogène malgré leur fonctionnement souvent distinct au sein de la phrase. La solution intermédiaire de Vives, qui est aussi celle de Saint Anselme et de Port-Royal, consiste à ne regrouper que certains noms communs (les *appellationes*) avec les adjectifs. Pour Vives (p. 146) et pour Saint Anselme, un nom commun est une *appellatio* si, et seulement s'il se trouve, comme un adjectif, dans un rapport systématique (mais pas nécessairement morphologique) avec un substantif abstrait :

*abstractum est, unde fit tale, ut consul ex illo magistratu, candidus ex candore.*

Tandis que la *Grammaire* de Port-Royal retient seulement la caractérisation notionnelle en termes de substance et d'accident. Quant à Coseriu (*Zur Sprachtheorie von J. L. Vives*, p. 248, n. 14), il affirme que les *appellationes* se distinguent des *absoluta* par leur comportement syntaxique sans fournir cependant aucun argument précis en faveur de cette thèse.

A l'encontre de la tradition de Saint Anselme, on fera tout d'abord remarquer que certains substantifs abstraits se trouvent dans un rapport systématique avec des *absoluta* : français *animal* et *animalité*, anglais *man* et *manhood* (cf. Kahn, *op. cit.*, p. 77). Certes, Coseriu (*Les universaux linguistiques*, p. 62, n. 7) répondrait sans doute à cette objection qu'il faut distinguer au moins deux significations pour *animal* (en négligeant l'*animalité* des philosophes) comme pour *man*. Mais la même opération doit alors s'effectuer à propos d'adjectifs puisque je puis paraphraser *Ce spectacle est étonnamment vivant* par *Ce spectacle est d'une vie étonnante*, cependant que *La momie est vraiment vivante* ne se laissera pas transformer en *\*La momie est d'une vie vraie*. D'autre part, la caractérisation notionnelle retenue par Port-Royal se révèle tellement floue qu'elle a failli amener Condillac et Du Marsais à assimiler tous les noms communs à des adjectifs<sup>(10)</sup>. Enfin, les critères syntaxiques que l'on peut imaginer pour détecter les *appellationes* se révèlent également insatisfaisants dans la mesure où ils ne s'appliquent souvent qu'à l'une ou l'autre langue tout en indiquant parfois que des différences similaires de comportement s'observent avec des adjectifs. Ainsi le contraste entre *Pierre est un professeur/ est professeur* et *Ce meuble est une chaise/ \*est chaise* ne possède aucun équivalent en anglais ou en latin, tandis que le test de la gradation permet

(10) Cf. CONDILLAC, *Oeuvres philosophiques*, édition G. LE ROY, Paris, P.U.F. (= *Corpus Général des Philosophes Français*, tome XXXIII), 1947-48-51, I, p. 454, n. 1 ; SAHLIN (G.), *César Chesneau Du Marsais et son rôle dans l'évolution de la grammaire générale*, Paris, P.U.F., 1928, pp. 158-180.

d'opposer non seulement *professeur* et *chaise* (*Pierre est très professeur* vs. \**Ce meuble est très chaise*) mais aussi les deux acceptions de *vivant*. Comme l'a suggéré D. Henry (*op. cit.*, p. 88), les langues nous fournissent divers moyens de distinguer les propriétés *permanentes* (qu'un objet ne peut acquérir ou perdre qu'en commençant ou en cessant d'exister) des propriétés *non permanentes* (qu'un objet peut acquérir ou perdre sans commencer ou cesser d'exister par la même occasion), qu'elles soient, les unes et les autres, exprimées par des noms communs ou des adjectifs <sup>(11)</sup>.

## 2.2. *La justification empirique*

Ainsi donc, l'argumentation que nous venons de développer aboutit à priver la dichotomie *verba denominativa/ verba adiecta* de toute justification théorique. Du même coup, l'hypothèse de Coseriu-Dietrich se réduit à la simple proposition selon laquelle les *verba adiecta*, porteurs d'une signification uniquement «qualificative», ne possèdent pas le plein statut lexical qui leur rendrait applicable le critère sémantique d'identification des périphrases. Les deux preuves empiriques que Dietrich avance pour défendre son point de vue tendent à démontrer que, malgré les apparences, les *verba adiecta* ne manifestent jamais le comportement des verbes pleins. Mais elles ne sont pas convaincantes, dans la mesure où la première part d'une observation incomplète, tandis que la seconde, mieux fondée sur les faits, peut servir à confirmer une hypothèse tout à fait différente.

Dietrich remarque d'abord que la question *Que fait-il là?* recevra facilement comme réponse *Il chante* ou *Il écrit* mais non \**Il peut* ou \**Il commence* (pp. 52-3); ce à quoi l'on objectera immédiatement que \**Il aime sa mère* se conçoit tout aussi difficilement dans la même contexte <sup>(12)</sup>. Les réflexions qui nous sont livrées ensuite (pp. 53-4) concernent les divers cas où un substantif ou un pronom paraît

(11) Rappelons, à ce propos, que la logique contemporaine utilise les variables de manière à grouper le nom commun et l'adjectif dans la classe plus étendue des prédicats. A notre sens, la théorie transformationnelle permet désormais de défendre une telle analyse sans faire fi des caractéristiques superficielles des langues naturelles (cf. M. DOMINICY, *La phrase nominale en psychomécanique et en grammaire générative*, dans DE VRIENDT (S.), DIERICKX (J.) et WILMET (M.), éds, *Grammaire générative et psychomécanique du langage*, Bruxelles/Paris, AIMAV/Didier, 1975, pp. 177-208). Bien entendu, Coseriu ne partage pas cette conception (*Les universaux linguistiques*, pp. 60-63).

(12) Certes, on peut montrer que *Il aime sa mère* constituera une réponse admissible si *aimer* reçoit une interprétation «matérielle», alors que pareille adaptation reste exclue avec *pouvoir* ou *commencer* (sauf ellipse évidente). Mais ce phénomène s'explique parfaitement par l'hypothèse transformationnelle que nous évoquerons plus loin.

se substituer à l'infinitif (*Je commence un livre, Je le veux*). Deux possibilités sont alors envisagées, selon que le substantif (ou le pronom) remplit ou non le rôle de complément, c'est à dire d'adjectif syntaxique venant déterminer le noyau *sujet + verbe* :

Meines Erachtens sind diese Ergänzungen [= die sogenannte «Ergänzungen des Verbs»] keine Determinationen des Verbs, sondern des ganzen Satzkerns (in diesem Falle : Subjekt + Verb). Die wirklichen «Ergänzungen des Verbs» aber sind die sog. «Modalverben» [et, plus généralement, les *verba adiecta* — M.D.].

(Coseriu, *Sprache, Strukturen und Funktionen*, p. 92, n. 10).

Dans la première éventualité s'opère une distinction totalement ad hoc entre l'usage comme *verbum adiectum* et les emplois normaux du *verbum denominativum* : *Je veux écrire* vs. *Je le veux, Je veux un jouet, Je veux qu'il vienne* (p. 54, n. 8). Sinon, le *verbum adiectum*, par exemple *commencer*, qualifie soit l'action exprimée par le substantif si celui-ci est un nom d'action : *On commence la construction du pont* (cf. p. 52, n. 3), soit une action non exprimée : *Je commence un livre = Je le commence = Je commence à écrire un livre/à l'écrire*. L'action non exprimée reste alors désignable par au moins un verbe plein *V*, de telle sorte que le substantif ou le pronom détermine en réalité le noyau *sujet + commencer + V*. On remarquera cependant, avec F. J. Newmeyer<sup>(13)</sup>, que la classe des *V* possibles ne contient que certains lexèmes comme *lire, écrire*, ou même *manger*, à l'exclusion de *concevoir, imaginer*, etc. Quant aux constructions intransitives du type *Sujet + commencer*, elles sont, selon Dietrich, de deux types. Les unes proviennent de l'ellipse d'un *V* passif ou intransitif : *Le film commence = Le film commence à être vu ; La vallée commence = \*La vallée commence à être*. Les autres s'expliquent par ellipse du groupe *V + éventuel(s) complément(s)* et ne se confondent pas avec les tours à verbe transitif indéterminé : *Pierre commence ≠ Pierre mange*. Pour établir la justesse de cette dernière observation, on recourra à un test, imaginé par Newmeyer (*op. cit.*, p. 183-185), qui consiste à prendre une paire de phrases du genre suivant :

- (i) Pierre a mangé sa soupe à midi et Marie a mangé à midi vingt.
- (ii) Pierre a commencé sa soupe à midi et Marie a commencé à midi vingt.

Alors que de (i), je puis seulement déduire que Marie a mangé quelque chose (indétermination), je conclus obligatoirement de (ii) que Marie a commencé sa soupe. Nous ajouterons, quant à nous, qu'il y a encore des constructions in-

(13) *On the Alleged Boundary between Syntax and Semantics*, dans *Foundations of Language*, VI (1970), pp. 178-186.

transitives où le sujet est un nom d'action : *La construction du pont commence*.

Les quelques pages que Dietrich consacre aux verbes *commencer* et analogues figurent, à notre sens, parmi les plus intéressantes du livre. Mais elles ne suffisent cependant pas à justifier le bien fondé de la dichotomie *verba denominativa/ verba adiecta*. Il existe en effet une théorie générativiste selon laquelle *commencer* et autres possèdent un plein statut lexical, mais portent au départ sur l'ensemble de la phrase, de telle sorte que *Pierre commence à chanter* dérive de *Commence [Pierre chanter]* par la transformation indépendamment motivée de «montée du sujet». Cette analyse explique l'impossibilité absolue de réponse à la question avec *faire* (cf. note 12), ainsi que toutes les constructions que nous venons d'énumérer, sauf les restrictions sémantiques particulières aux phrases comme *Je commence un livre*. En outre, elle se révèle compatible avec la théorie logique des modalités (*pouvoir, devoir*) sans introduire une distinction artificielle entre les divers emplois d'un verbe «ordinaire» comme *vouloir* (14).

### 3. LE SYSTÈME TEMPOREL ET ASPECTUEL (15)

Le système verbal proposé par Dietrich (pp. 133-156) comprend un volet temporel, où n'interviennent, comme périphrases, que *avoir/ être + participe passé, aller + infinitif* et leurs équivalents, et un volet aspectuel entièrement réalisé, dans les différentes normes, par des tours périphrastiques. Cette bipartition laisse planer une curieuse ambiguïté : il nous a été dit, au début du travail (pp. 1-2), que *avoir/ être + participe passé* et *aller + infinitif* revêtent une signification temporelle

(14) A ce sujet, on consultera successivement : E. GARCIA, *Auxiliaries and the Criterion of Simplicity*, dans *Language*, XLIII (1967), pp. 853-870 ; D. M. PERLMUTTER, *The two Verbs «Begin»*, dans JACOBS (R.) et ROSENBAUM (P. S.), eds., *Readings in English Transformational Grammar*, Waltham, Ginn-Blaisdell, 1970, pp. 107-119 ; F. J. NEWMAYER, *The Underlying Structure of the «Begin» - Class Verbs*, dans les *Papers from the 5th Regional Meeting*, Chicago Linguistic Society, 1969, pp. 195-204, et l'article cité en note 13 ; N. RUWET, *Théorie syntaxique et syntaxe du français*, Paris, Scuil, 1972, pp. 48-86 et *Montée du sujet et extraposition*, dans *Le Français Moderne*, XLIII (1975), pp. 97-134. Dans l'ouvrage de B. Schlieben-Lange, auquel Dietrich (p. 56, n. 11) nous renvoie pour ce qui concerne l'exposé critique des théories transformationnelles, l'article de Garcia est seul mentionné, et suscite le commentaire suivant : «Wenn das Prinzip der Einfachheit der Beschreibung sich von der Sprachlichen Wirklichkeit löst, kann es zu offensichtlichen Fehlinterpretationen kommen» (B. SCHLIEBEN-LANGE, *Okzitanische und Katalanische Verbprobleme*, Tübingen, Niemeyer (= *Beihefte zur Zeitschrift für Romanische Philologie*, vol. 127), 1971, p. 70, n. 15).

(15) Pour les matières examinées dans ce paragraphe, Dietrich s'inspire de plusieurs travaux de Coseriu que nous n'avons pas réussi à consulter, de telle sorte que nous attribuerons systématiquement à l'élève des idées qu'il peut avoir empruntées au maître.

dans les seuls cas où le passé simple ou le futur font défaut ; or le sens des mêmes périphrases se définit maintenant en termes purement temporels, indépendamment des valeurs aspectuelles d'*accomplissement*, de *résultat* et d'*imminence*. En outre, si les différents « temps » sont bien caractérisés à l'aide d'un réseau d'oppositions fonctionnelles, il nous est offert des « aspects » une classification essentiellement intuitive et, en fin de compte, peu structurée.

3.1. *Le système temporel*

Le système temporel s'articule sur trois oppositions fondamentales, dont l'une est binaire et les deux autres ternaires. Les formes du *plan actuel* contrastent avec celles du *plan inactuel*, tandis qu'à l'intérieur de deux *perspectives* (*primaire* et *secondaire*) sont distingués les termes *rétrospectif*, *parallèle* et *prospectif* (figure 3).

FIG. 3

	Rétrospectif	<i>J'eus fait</i> $\phi$	<i>Je fis</i> $\phi$	$\phi$ $\phi$	actuel inactuel
Perspective primaire	Parallèle	<i>J'ai fait</i>	<i>Je fais</i>	<i>Je vais faire</i> <i>J'allais faire</i>	actuel
		<i>J'avais fait</i>	<i>Je faisais</i>		inactuel
Prospectif	Prospectif	<i>J'aurai fait</i>	<i>Je ferai</i>	$\phi$	actuel
		<i>J'aurais fait</i>	<i>Je ferais</i>	$\phi$	inactuel
		Rétrospectif	Parallèle	Prospectif	
		Perspective secondaire			

On obtient donc un système parfaitement symétrique définissant dix-huit valeurs différentes dont douze seulement se trouvent effectivement réalisées dans la norme du français. Certes, cette description se justifie parfois par la comparaison avec d'autres langues romanes : ainsi le portugais *fizera* sert encore à exprimer la signification complexe résultant de la combinaison des traits *inactuel*, *rétrospectif* (*perspective primaire*) et *parallèle* (*perspective secondaire*) (Dietrich pp. 134-135).

En revanche, nous avons déjà signalé que l'incomplétude du paradigme d'*aller + infinitif* ne peut raisonnablement s'attribuer à un caprice de norme.

D'autres complications surgissent quand il s'agit d'intégrer au système les formes surcomposées du français. Dietrich (p. 137) propose, à ce sujet, d'ajouter une *perspective tertiaire* dont la représentation graphique s'inscrirait, dans notre figure 3, en troisième dimension. Les oppositions fonctionnelles introduites par la nouvelle perspective ne se réalisent qu'à l'intérieur du terme *rétrospectif* de la *perspective secondaire*, puisque les formes analogues des termes *parallèle* et *prospectif* sont déjà caractérisées (*J'ai fait*, *Je vais faire*) ou inexistantes (*\*Je suis allé faire*, *\*Je vais aller faire*). En outre, cette hypothèse prédit l'apparition d'un passé antérieur surcomposé (*\*J'eus eu fait*) étranger au système verbal français<sup>(16)</sup>, tout en instituant une symétrie injustifiée entre *J'ai eu fait*, *J'avais eu fait* et les deux seules formes prospectives concevables : *Je vais avoir fait*, *J'allais avoir fait*.

A notre sens, les difficultés rencontrées par Dietrich proviennent de ce qu'il se fonde sur les deux présupposés, d'ailleurs largement acceptés, selon lesquels *aller + infinitif* serait le pendant exact de *avoir/ être + participe passé*, tandis que le système entier se dédoublerait en vertu de l'opposition binaire entre la série du présent et la série de l'imparfait. Si le premier de ces présupposés fait manifestement fi des restrictions remarquables que nous venons de mettre en évidence, le second semble mieux établi dans la mesure où il permet, en apparence, une explication unifiée des divers emplois de l'imparfait (Dietrich, pp. 130-134). Il reste cependant à déterminer si l'impossibilité de rendre compte de tous les usages de l'imparfait en termes temporels de «passé» nous autorise automatiquement à rattacher tous ces usages à une et une seule valeur générale située à la frontière indécise entre temps et modalité. Cette procédure réduit bien quelques cas retors (les imparfaits hypocoristique, préludique et conditionnel) mais elle confère à la description une puissance telle que les utilisations les plus aberrantes deviennent plausibles. D'autre part, le futur simple se trouve, par là même, associé au parfait synthétique, alors qu'il se comporte, dans quelques cas précis, parallèlement à l'imparfait : *Je venais d'arriver*, *Je viendrai d'arriver* (cf. Dietrich, p. 147, n. 64) vs. *\*Je vins d'arriver* ; *J'étais en train de chanter*, *Je serai en train de chanter* vs. *\*Je fus en train de chanter*.

### 3.2. Le système aspectuel

Dans notre examen du système aspectuel, nous passerons sur la *durée* (*Dauer*),

(16) Cf. R. MARTIN, *Temps et aspect*, Paris, Klincksieck, 1971, p. 133. Il est curieux que Dietrich néglige *J'aurais eu fait*, qui est possible, et cite en revanche *\*J'eus eu fait*.

qui n'a pas d'expression périphrastique, ainsi que sur la *répétition (Wiederholung)*, l'*accomplissement (Vollendung)* et le *résultat*, en renvoyant, pour les deux dernières valeurs, au début de ce paragraphe 3. Restent alors trois catégories aspectuelles (*Schau, Phase, Situierung*) à l'intérieur desquelles s'effectuent de nouvelles subdivisions de telle sorte que nous obtenons une classification relativement fouillée de la majorité des périphrases (figure 4).

FIG. 4

Schau	Partiell	Winkelschau : <i>Estoy cantando</i> Komitativ : <i>Ando cantando</i> Prospektiv : <i>Voy cantando</i> Retrospektiv : <i>Vengo cantando</i> Kontinuativ : <i>Sigo cantando</i> Extensiv : <i>(Me) quedo cantando</i>
	Global	<i>Tomo y escribo, Cojo y escribo, Agarro y escribo</i>
Phase	Imminentieill	<i>Je suis sur le point de chanter</i>
	Ingressiv	<i>Je commence à chanter</i>
	Progressiv	<i>Je vais (en) chantant</i>
	Kontinuativ	<i>Je suis en train de chanter</i>
	—	<i>J'achève de chanter</i> <sup>(17)</sup>
Situierung	Egressiv	<i>Je viens de chanter</i>
	Einreihung	<i>Il commence/ finit par chanter</i>
	Resultierende	
	Handlung	<i>Il vint à mourir</i>
	Abhebung	<i>Il va/vient prétendre que ...</i>

Des trois catégories proposées, c'est la dernière (*Situierung*) qui nous paraît la plus douteuse. Du fait que *\*Il va aller/vient venir me prétendre que ...* se révèle inacceptable (à moins, bien entendu, que *va + infinitif* n'ait une signification distincte), nous sommes enclin à penser, contrairement à Dietrich (p. 147), que *aller* et *venir* conservent ici leur statut de verbes pleins <sup>(18)</sup>. En outre, nous ne

(17) Dietrich ne propose ici aucun label, bien que *Egressiv* soit normalement appelé à désigner le symétrique exact de l'*Ingressiv*. Mais un autre terme devrait alors être utilisé pour la valeur aspectuelle réalisée en français par *venir de + infinitif*.

(18) Cf. C. ROSTAING, *L'emploi d'aller devant l'infinitif*, dans *Le Français Moderne*, XII (1944), pp. 173-175.

voyons pas comment pourrait s'expliquer cet exemple cité par Robert (article *COMMENCER*) :

Je commence aujourd'hui cette lettre (...) par vous dire que je viens de recevoir la vôtre.

(Sévigné).

Car si *commencer cette lettre* se ramène à *commencer à écrire cette lettre* en accord avec ce que nous avons noté au paragraphe 2.2, alors le *verbum adiectum* qualifie deux actions distinctes et appartient à une forme verbale commune à deux paradigmes. Dans le même sens, on remarquera l'alternance entre *La phrase commence par un mot grossier* et *Un mot grossier commence la phrase*.

A l'intérieur de la deuxième catégorie (*Phase*), deux termes sont réalisés, en norme française, par des périphrases qui syncrétisent une opposition aspectuelle : *être en train de + infinitif* (*Winkelschau* vs. *Phase, Kontinuativ*) et *aller + participe présent* (*Schau, Komitativ* vs. *Phase, Progressiv*). En ce qui concerne *être en train de + infinitif*, cette propriété expliquerait, selon Dietrich (p. 127), les restrictions que nous avons signalées à la fin du paragraphe 3.1. Dans le cas d'*aller + participe présent*, l'adjonction de la préposition *en* permet de discriminer les deux emplois (Dietrich, p. 146). Mais il aurait fallu ajouter que l'usage «comitatif» est désormais archaïque, tandis que l'usage «progressif» se limite aujourd'hui non seulement à quelques verbes (*croître, grandir, se raréfier*, etc.) mais aussi aux sujets inanimés : *\*Marie/ \*Mon chien va en grandissant*<sup>(19)</sup>. Remarquons, enfin, que l'approche taxinomique échoue une fois de plus à rendre compte de phénomènes aussi simples que le contraste entre *Il vient de commencer à/ d'achever de chanter* et *\*Il commence à/ achève de venir de chanter*.

Malgré tous ces défauts, le chapitre consacré au système verbal roman renferme, croyons-nous, une idée assez intéressante. On observe, en effet, que la catégorie de *Phase* s'exprime très généralement à l'aide de périphrases «extensives» formées avec des *verba adiecta* alors que la catégorie de *Schau* comme les catégories temporelles s'expriment aussi régulièrement à l'aide de périphrases «intensives» formées avec des *verba denominativa*. Bien sûr, Dietrich (pp. 155-156) concède que certaines périphrases «extensives», par exemple *venir de + infinitif*, se construisent

(19) A notre connaissance, les exemples les plus récents avec sujet animé remontent à Sainte-Beuve et à Flaubert (cf. les articles *ALLER* du Robert et du *Trésor de la langue française*, ainsi que O. DUCHACEK, *Sur le problème de l'aspect et du caractère de l'action verbale en français*, dans *Le Français Moderne*, XXXIV (1966), pp. 161-185). Dans le passage de Proust cité par Dietrich (p. 146, n. 63) : *elles étaient allées se raréfiant*, le pronom *elles* renvoie au syntagme nominal *les profanations*.

avec des *verba denominativa* (ce qui nous pousserait, personnellement, à les éliminer de la catégorie de *Phase*), et il admet même que l'*ingressif* est souvent réalisé par les deux types de périphrases : *salgo diciendo, echo a correr* (intensif) ; *me pongo a cantar, empiezo a hablar* (extensif). Il n'empêche que se dégage ainsi une tendance globale qui va nous permettre d'éclaircir dans ses tenants et ses aboutissants l'hypothèse historique de Coseriu.

#### 4. L'HYPOTHÈSE HISTORIQUE

Cette hypothèse historique connaît en réalité deux versions, l'une *minimale* et l'autre *maximale*, que ni Coseriu ni Dietrich ne distinguent suffisamment. Nous allons maintenant voir que seule la version minimale est appuyée par des preuves relativement convaincantes, mais que la nécessité de la version maximale découle des présupposés empiriques et théoriques de nos auteurs.

##### 4.1. *Version minimale et version maximale*

Le chapitre 5 de Dietrich (pp. 188-282) et les articles cités en note 1 contiennent un nombre respectable d'arguments tendant à montrer que le grec possédait, antérieurement à sa période d'influence sur le latin vulgaire, une série d'expressions périphrastiques pour la catégorie aspectuelle de *Schau* et pour le terme *prospectif* de la catégorie temporelle de *perspective secondaire*. Le second pas de la démonstration consiste à établir non seulement que le latin ne disposait d'aucune périphrase similaire avant la même période mais encore que les traductions bibliques sont intervenues de manière décisive pour modifier cette situation (pp. 283-319). Or, si les deux conditions sont bien remplies pour les périphrases aspectuelles, il n'en va pas de même pour la périphrase temporelle.

Prenons d'abord le cas particulièrement clair du tour grec *εἰμί + participe présent* (*Winkelschau*). Le travail d'Eklund<sup>(20)</sup> a définitivement confirmé l'hypothèse de Coseriu et Dietrich selon laquelle la construction latine correspondante *esse + participe présent* n'acquiert une valeur aspectuelle qu'à partir des traductions bibliques. Encore faut-il noter que Dietrich gonfle un peu ses relevés en adoptant des critères plus lâches que ceux d'Eklund, et en puisant trop systématiquement dans les écrits de Lucifer Calaritanus. En outre, nous aurions aimé qu'une nette distinction soit opérée, comme dans le livre d'Eklund, entre les traductions et les écrits originaux. Mais le mérite essentiel de Dietrich est d'avoir

(20) S. EKLUND. *The Periphrastic, Completive and Finite Use of the Present Participle in Latin. With Special Regard to Translations of Christian Texts up to 600 A.D.*, Uppsala, 1970.

dépassé ce problème limité pour démontrer, par la même démarche, que le latin a vraisemblablement emprunté au grec un ensemble de procédés périphrastiques permettant d'exprimer la catégorie de *Schau*.

A côté de cette *version minimale* de l'hypothèse historique de Coseriu, il existe une version plus large selon laquelle le grec aurait aussi légué au latin vulgaire le terme *prospectif* de la *perspective secondaire* réalisé respectivement par *ἐρχομαι/εἶμι/ἵκω* + *participle futur* et *vado* + *infinitif* (pp. 264-275, 316-317). Dans ce cas précis, le rôle crucial des traductions bibliques n'est pas établi (seuls trois exemples douteux sont cités), de telle sorte que l'argumentation ne repose que sur la simple confrontation entre le grec ancien et un groupe relativement important de langues romanes actuelles (p. 317) :

Darüber hinaus muß damit gerechnet werden, daß die Konstruktion mit *vadere* + Inf., die vor allem in Frage kommt, vorwiegend in der gesprochenen Sprache gebraucht wurde und erst sehr spät in geschriebene Texte eindrang (...) Wenn auch der Nachweis der historischen Entwicklung dadurch erschwert wird, so wird doch durch die Existenz dieser Kategorie in allen westromanischen Sprachen — das Rätoromanische gehört in dieser Hinsicht zur Ostromania — eine gemeinsame vulgärlateinische Grundlage gefordert.

Par le même relâchement dans la preuve, on en arrive à se demander si la périphrase *venir/ acabar de* + *infinitif*, commune aux idiomes occidentaux (pp. 112, n. 90, 147) et inconnue du latin (p. 15) ne remonte pas au grec ancien *ἵκω* + *participle aoriste* (pp. 278, n. 78, 325, n. 1). Ici encore, la période qui précède l'apparition de la périphrase (attestée pour la première fois au xv<sup>e</sup> siècle en français et en espagnol), n'est pas évoquée, comme est négligée la différence typologique entre le français et l'occitan (qui utilisent *venir*) et les parlers de la péninsule ibérique (qui recourent à *acabar* pour réaliser deux termes de la catégorie de *Phase*).

Enfin, un dernier développement de l'hypothèse rattache à l'influence du grec sur le latin vulgaire le principe unique qui présiderait à la création de toutes les périphrases, généralement «intensives», formées avec des *verba denominativa* (pp. 11, 321). Le saut méthodologique qui confère ainsi son ampleur définitive à la version maximale est contenu en puissance dans l'article que Coseriu a consacré au tour copulatif *tomo y me voy* (p. 55) :

Griechisch war unserer Meinung nach das Prinzip, griechisch waren die Vorbilder, griechisch war anfangs die parataktische Wendung mit [nehmen]. Aber nachdem man einmal das Prinzip und irgendein Vorbild direkt oder indirekt übernommen hat, haben natürlich neue analoge Bildungen in verschiedenen Sprachen entstehen können.

Essayons de voir, maintenant, quels sont les fondements empiriques et théoriques de pareille attitude.

#### 4.2. *Présumposés empiriques*

Les quelques réflexions qui sont émises à propos du système verbal latin (pp. 283-288) expliquent en partie la nécessité de la version maximale. Partant d'une critique de la dichotomie défendue par Meillet entre les formes de l'*inflectum* (*fero, feram, ferebam*) et celles du *perfectum* (*tuli, tuleram, tuleram*), Dietrich se fonde sur les travaux de K. Van Der Heyde<sup>(21)</sup> pour attribuer au latin l'opposition *actuel/inactuel* dont nous avons traité au paragraphe 3.1. Signalons déjà qu'une telle interprétation aboutit à une classification des temps dans laquelle le futur antérieur *tulero* ne prend pas naturellement place (*tuli/tuleram, fero/ferebam, feram*). D'autre part, la seule périphrase aspectuelle retenue, outre les constructions à *verba adiecta* (cf. p. 325, n. 1), est le tour résultatif *urbem captam habeo/ teneo* (p. 288). L'usage temporel de *volo* qui se rencontre chez Plaute :

Vide sis quam mox vapulare vis, nisi actutum hinc abis. (*Amphitryon*, v. 360).

et se perpétue dans les langues romanes (cf. p. 55, n. 10) sera ramené, comme l'emploi similaire de *debeo*, à un effet de discours (pp. 75-76, n. 45).

Du fait que la catégorie aspectuelle de résultat ne connaît que des rapports indirects avec le terme *rétrospectif* de la *perspective secondaire*, il est exclu que la périphrase *urbem captam habeo/teneo* constitue le matériau de base du parfait analytique (cf. pp. 138-139, 288, 316 n. 51 et notre paragraphe 3). Il faut donc se tourner vers le grec qui fournit non pas le modèle d'une périphrase (p. 316, n. 51), mais l'exemple d'une distinction entre aoriste et parfait :

En général, le système verbal roman n'est pas semblable à celui du grec, puisqu'il est fondé, comme le système latin, sur l'opposition, tout à fait caractéristique, entre «actuel» et «inactuel» («présent»/«imparfait») ; mais l'influence du grec nous semble hors de doute en ce qui concerne la distinction du type «scripsi» — «habeo scriptum».

(Coseriu, *Pour une sémantique*, p. 174, n. 49).

Quant à l'apparition du futur analytique *facere habeo*, elle est provoquée par l'influence spirituelle du christianisme (Coseriu, *Sincronía, diacronía e historia*, pp. 173-175).

On voit ainsi comment Coseriu et Dietrich mettent à profit une interprétation discutable des faits latins pour présenter le système verbal roman comme le produit

(21) Pour une critique des idées de Van Der Heyde, voir J. STÉFANINI, *La voix pronominale en ancien et en moyen français*. Aix-en-Provence, Faculté des Lettres, 1962, pp. 217-227.

d'un mélange, réalisé durant la période de christianisation, entre des éléments latins fort peu nombreux et des catégories ou procédés provenant, dans la plupart des cas, en ligne droite du grec. La version maximale s'intègre donc à une hypothèse plus générale encore, dont nous tenterons de dégager, pour conclure, les présupposés théoriques.

#### 4.3. *Présupposés théoriques*

Il est clair, tout d'abord, que la hiérarchie entre *système* et *norme* (ou entre *type* et *système*) permet de faire coexister pendant des siècles la possibilité fonctionnelle d'une valeur quelconque et sa non-actualisation au niveau inférieur (cf. notre paragraphe 1). D'autre part, le recours constant à l'influence grecque s'explique par le fait que Coseriu et Dietrich soumettent la linguistique diachronique à des exigences excessives.

Très souvent, les processus historiques que nous avons évoqués (création de périphrases, substitution de l'analytique au synthétique) sont étudiés en termes polygénétiques, comme effets particuliers et éventuellement sporadiques de tendances universelles du langage. Après tout, ni les formes temporelles analytiques ni les périphrases aspectuelles ne caractérisent que le grec, le latin vulgaire et les langues romanes ; et l'usage du tour copulatif *tomo y me voy* déborde même du cadre indoeuropéen. Une fois admise cette vue des choses, le linguiste n'est plus contraint d'attribuer n'importe quelle propriété partagée par plusieurs langues romanes à un latin vulgaire dont la «richesse» subite proviendrait uniquement d'une influence externe (spirituelle ou linguistique). Ce qui n'exclut pas, naturellement, que l'influence externe intervienne parfois de manière décisive (p. ex. dans le cas du *Schau*) ou renforce ailleurs une tendance déjà présente, et attestée par des créations isolées mais indiscutables (p. ex. pour le futur analytique).

En d'autres termes, nous pensons bien, comme Coseriu (*Tomo y me voy*, p. 44, n. 40 ; *Sincronía, diacronía e historia*, p. 173) qu'une explication universelle n'est pas en elle-même une explication historique, mais nous admettons parfaitement qu'un phénomène illustrant une tendance universelle demeure inexplicable du strict point de vue historique, et cela pour des raisons matérielles insurmontables. En recherchant obstinément une cause historique commune à tous les changements linguistiques par lesquels le système verbal des diverses langues romanes s'est progressivement construit, Coseriu et Dietrich négligent, à notre sens, la distinction, mise en évidence par Hayek<sup>(22)</sup>, entre l'explication des événements par-

(22) F. A. HAYEK, *Studies in Philosophy, Politics and Economy*. New York, Simon and Shuster, 1967. Nous devons cette référence à un article de N. RUWET, *Parallélismes et déviations en poésie*, dans *Langue, Discours, Société. Pour E. Benveniste*, Paris, Seuil, 1975, pp. 307-351.

ticuliers (qui relève ici de la philologie), et «l'explication du principe» à laquelle la linguistique, en tant que science humaine, peut légitimement aspirer.

##### 5. REMARQUES DE DÉTAIL

Page 143, Dietrich affirme que les périphrases qui expriment le terme *Partiell* de la catégorie de *Schau* (cf. figure 4) ne s'emploient pas à l'impératif. Mais plus loin (p. 305), il illustre l'usage exceptionnel de *esse + participe présent* par cet exemple, d'ailleurs douteux, de Grégoire de Tours : *ingredere in cubiculum tuum et esto secretius orans donec conforteris a Domino*. En réalité, l'exclusion de l'impératif n'est certainement pas systématique, puisque Keniston relève le passage suivant : *Id leyendo, Sabino, en él* (Fray Luis de León) et que des faits similaires se présentent dans les dialectes italiens (23). Quant aux diverses restrictions que Dietrich mentionne en n. 60 de la même page, elles nous paraissent avoir été établies trop hâtivement. Le lecteur se reportera, par exemple, à l'article *ANDAR* de Cuervo (24).

Page 151. Dans la phrase de Proust, *allait + infinitif* a précisément la signification temporelle que Dietrich déclare impossible : «Da der Kontext keine prospektive Perspektive ermöglicht, tritt die Funktion der *Abhebung* ein» (cf. figure 4). Qu'il nous suffise de citer l'ensemble du passage :

Les regards allaient recommencer à s'échanger entre M. de Charlus et sa cousine, à la fois baissés et épieurs, car, rougissante et cherchant par son zèle à réparer sa gaffe, M<sup>me</sup> de Mortemart allait proposer à M. de Charlus de donner une soirée pour faire entendre Morel. Or pour elle, cette soirée n'avait pas le but de mettre en lumière un talent, but qu'elle allait pourtant prétendre être le sien, et qui était — réellement — celui de M. de Charlus.

Page 296, Dietrich relève un exemple dans lequel le participe présent latin traduit un participe parfait grec : *erunt advenientes* = ἦσαν ἐληλυθότες (NT *Lk.* 5, 17 VL. Afra). Il n'est peut-être pas inutile de rappeler, à ce propos, que (*ad*)*venio* et d'autres verbes de mouvement (p. ex. *exeo*) partagent avec les verbes inchoatifs (p. ex. *coalesco*, *nascor*) la propriété de pouvoir exprimer, au participe présent, l'état accompli. Les adverbes *extemplo*, *modo*, *vix* constituent des indices de cet emploi :

(23) Cf. H. KENISTON, *The Syntax of Castilian Prose : the Sixteenth Century*, Chicago, University Press, 1937, p. 469, et G. ROHLFS, *Historische Grammatik der italienischen Sprache*, Berne, Francke, 1949, II, p. 555.

(24) R. J. CUERVO, *Diccionario de construcción y régimen de la lengua castellana*, Bogotá, Instituto Caro y Cuervo, 1953, I, pp. 459-460.

*Imperator extemplo adveniens appellatus* = *A peine arrivé, il fut proclamé empereur* (Tite-Live, VII, 39, 15) ; *modo nascens* = *à peine naissant* ou *à peine né* ; *vix coalescens* = *à peine en train de se former* ou *à peine formé* <sup>(25)</sup>.

Page 305, un exemple de Grégoire de Tours (*De Miraculis S. Martini*, II, 15) est tronqué et mal traduit : «dum esset laborans in opere caecitate ..., span. *mientras estaba sufriendo de su ceguedad*». Voici le texte complet, cité d'après la *Patrologie Latine* (vol. 71, 1849, p. 947), où l'on voit que *caecitate* dépend de *percussus est* :

Merobaudus quidam ex pago Pictavensi, dum esset laborans in opere, caecitate pessima, insidiatore immittente, percussus est [= Un certain Merobaudus du pays de Poitou, pendant qu'il était vaquant à son travail, fut frappé par le Malin de très mauvaise cécité].

Signalons enfin quelques coquilles : p. 143, n. 60, il faut lire *Kap. 2, Anm. 18* ; pp. 182 et 342, *Dover* ; p. 193, *exorcizar* ; p. 306, *entonces*.

## 6. CONCLUSION

Le livre de W. Dietrich, apporte, croyons-nous, deux contributions intéressantes à l'étude synchronique et diachronique du système verbal des langues romanes. D'une part, le statut particulier des verbes *commencer* et analogues est bien établi, même si l'explication qui prétend en rendre compte peut se voir adresser de sérieuses critiques. D'autre part, l'origine grecque de la catégorie de *Schau* (et surtout de son terme *Partiell*) nous semble pratiquement démontrée. Mais à côté des éloges, l'ouvrage suscite, nous l'avons vu, de très nombreuses réserves. A notre sens, les qualités de cette thèse proviennent de la minutie avec laquelle les faits importants sont étudiés, tandis que ses défauts découlent naturellement des choix théoriques de l'auteur et de son maître. Reste aux romanistes d'obédiences différentes à prouver qu'ils peuvent faire mieux dans un aussi vaste domaine <sup>(26)</sup>.

Marc DOMINICY, *F.N.R.S.*

(25) Voir l'article *EXTEMPLO* du *Thesaurus Linguae Latinae*, ainsi que C. GRASSI, *Problemi di sintassi latina*, Florence, La Nuova Italia, 1966, pp. 204, sv. et M. DOMINICY, *Les premières attestations de «modo» au sens de «nunc»*, dans *L'Antiquité Classique*, XLIII (1974), pp. 267-303.

(26) Au moment de relire les épreuves, nous relevons le passage suivant (cf. n. 19) : *J'ignore que Renée est bien près de mourir. Elle va diminuant* (COLETTE, *Le pur et l'impur*, Paris, Le Livre de Poche, 1971, p. 107). Notons cependant que l'adjonction de *en* compromettrait la grammaticalité de l'exemple.